sur son dos, tandis que, sous ses pas, la couche de neige s'amoncelait rapidement. La nuit le surprit en route, et l'obscurité, jointe à la neige qui tombait toujours et lui cachait le chemin, l'obligea à suspendre sa marche de crainte de s'égarer. Il chercha refuge dans un bois de sapin où la neige était moins profonde et le vent moins violent.

Il fit du feu pour sécher ses vêtements mouillés par la transpiration et par la neige fondue. Il trouva en abondance de quoi alimenter ce feu dans les branches d'un arbre que le vent avait déraciné et qui, en tombant, s'était accroché dans un tronc voisin, à quelques pieds au-dessus de la surface de la neige. Les mouvements que Monday se donna pour briser les branches et les apporter où il campait, l'empêchèrent de dormir et de se reposer ; mais d'un autre côté, ils eurent le bon effet de maintenir la chaleur de son corps mieux que le feu ne pouvait le faire. Mouillé comme il l'était, tout refroidissement aurait pu lui être mortel.

Vers le matin, la neige cessa de tomber, et aux premières lueurs du jour, Monday rechargea son bagage et se remit en route dans plus de trois pieds de neige. Il ne fut rendu chez lui que dans l'après-midi, et tout à fait exténué.

Il ne faut pas croire que les voyages à Berthier ou à Maskinongé n'étaient qu'accidentels ; au contraire, il fallait que tous les colons fissent ce pénible trajet plusieurs fois par année.

Dans les premiers temps, souvent les gelées venaient gâter les récoltes, et il fallait recourir ailleurs pour se procurer toutes les provisions. Même lorsque les moissons étaient bonnes, le peu de terrain alors en culture ne suffisait pas toujours pour fournir la nourriture à la population. Il fallait encore se rendre à ces endroits pour y accomplir les devoirs religieux, faire baptiser les enfants, etc., de plus on devait aller y porter les produits que l'on voulait vendre ou échanger : potasse, pelleteries, poissons, etc.

Pour porter au moulin le grain qu'ils voulaient faire moudre, les colons anglais et irlandais se servaient d'un sac de la capacité de trois minots qu'ils ne remplissaient qu'aux deux-tiers. Ils plaçaient le milieu de ce sac sur leur tête, en laissant retomber les deux extrémités du sac sur leurs épaules. La pesanteur se trouvait ainsi répartie, à la fois, sur la tête et sur les deux épaules.

Les Canadiens tenaient des sauvages, un autre moyen de transport : ils se servaient du collier, sorte de lanière de cuir de six à sept pieds de long, large au milieu de cinq à six pouces, et qui se rétrécissait rapidement de manière à ne former, vers ses extrémités, qu'un simple